

Entretien avec Benoît Lacroix

Francis Gingras et Madeleine Jeay



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/peme/11655>

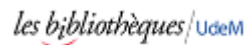
DOI : [10.4000/peme.11655](https://doi.org/10.4000/peme.11655)

ISSN : 2262-5534

Éditeur

Société de langues et littératures médiévales d'oc et d'oïl (SLLMOO)

Ce document vous est offert par Bibliothèques de l'Université de Montréal



Référence électronique

Francis Gingras et Madeleine Jeay, « Entretien avec Benoît Lacroix », *Perspectives médiévales* [En ligne], 37 | 2016, mis en ligne le 15 janvier 2016, consulté le 19 février 2024. URL : <http://journals.openedition.org/peme/11655> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/peme.11655>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2023.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Entretien avec Benoît Lacroix

Francis Gingras et Madeleine Jeay

Benoît Lacroix, né le 8 septembre 1915 à Saint-Michel de Bellechasse (au Québec), est un témoin privilégié de l'évolution des études médiévales au Canada. Après une licence en théologie obtenue en 1941 au Collège des Dominicains d'Ottawa, il complète un doctorat en sciences médiévales à l'Institut pontifical de Toronto en 1951, alors qu'il a déjà commencé à enseigner à l'Institut d'études médiévales de Montréal, alors nouvellement associé à l'université de Montréal. Il poursuit des études postdoctorales à l'École Pratique des Hautes Études à Paris (1952-1953), à l'École Nationale des Chartes (1953) puis à l'université Harvard (1959-1960) avant de diriger l'Institut d'Études Médiévales de l'université de Montréal de 1963 à 1969. Il est l'auteur, notamment, d'*Orose et ses idées*, Paris, Vrin, 1965 et de *L'Historien au Moyen Âge*, Paris / Montréal, Vrin / Institut d'Études Médiévales, 1971. Il nous a quittés le 2 mars 2016 à l'âge de 100 ans.

Cet entretien a été réalisé le 22 juin 2015 au couvent des Dominicains de Montréal.

Francis Gingras et Madeleine Jeay – *Pour aller à l'encontre d'une idée reçue, on pourrait dire que les études médiévales sont centrales dans l'histoire du Canada français et du Québec. Qu'en pensez-vous ?*

Benoît Lacroix – Les études médiévales, telles qu'elles se sont développées ici, sont nées en Europe. Sans les Européens, sans le Père Chenu, par exemple, et Étienne Gilson, cela n'aurait pas eu lieu. C'étaient des amis ; ils ont d'abord fondé un Institut d'Études Médiévales à Toronto, puis nous avons fondé l'Institut d'Études Médiévales à Ottawa. C'est intéressant, parce qu'il n'y avait aucune concurrence, il y avait simplement un besoin culturel de revenir aux sources de ce qu'on appelait à l'époque le Canada français. C'était un besoin instinctif. Et moi, le petit jeune, je suis arrivé au moment où ils étaient déjà en route. La présence de Chenu sur place, moi qui étudiais à Toronto... : tout cela est à mettre en relation, sans aucune préméditation officielle, et c'est ce qui est intéressant. Il n'y avait pas de projet public.

Je crois que les études médiévales correspondaient à un besoin de durer. Les Canadiens français n'étaient pas certains de durer. Gilson, Français comme il était, sentait ce besoin. Il était venu en Amérique, il avait aussi enseigné ailleurs. C'est une espèce de « complot » – je ne dirais pas involontaire – pour, premièrement, répondre à ce besoin de durer. Le deuxième élément, à mon avis, est l'idée de filiation, une idée majeure. Nous sommes des Européens. Nos parents, nos grands-parents, nous sommes nés au XVI^e, au XVII^e siècle, nous sommes des Européens. C'était la thèse de Gilson et c'était un peu la mienne, aussi, mais j'ai été influencé par lui. À l'époque, il fallait créer une institution. Toronto avait la sienne, et Ottawa avait un collège dominicain étroitement lié à Thomas d'Aquin. Ils étaient dans le vent et la plupart des professeurs du collège d'Ottawa passaient par l'Europe, plus précisément par le Saulchoir, un couvent d'études. Il y avait donc un lien précis entre l'Europe – et, plus spécifiquement, la France – et le Canada français. Plus particulièrement, il existait un lien affectif avec le Saulchoir ; les jeunes allaient étudier là-bas.

C'était merveilleux : le besoin instinctif de durer, la filiation à poursuivre et l'institution sont venus combler ce besoin sans que les gens en soient conscients. Nous étions surtout liés au Moyen Âge francophone, mais conscients que toutes les racines étaient européennes. Il n'y avait même pas de sentiment national, c'était une question de filiation, ce qui est tout à fait différent.

F. G. / M. J. – *Très différent en effet, puisque, en Europe, les études médiévales avaient contribué directement à construire le sentiment national.*

B. L. – Oui. Du point de vue culturel, c'est très beau à penser : une fidélité qui n'est pas commanditée par l'argent ou par des moyens extérieurs. Il s'agit d'une fidélité instinctive : je veux continuer, pour continuer, je veux savoir qui je suis et pour savoir qui je suis, je dois revenir à mes origines.

F. G. / M. J. – *Et vous, à l'époque, comme jeune Canadien français, jeune Québécois, que retrouviez-vous dans le Moyen Âge ? Qu'est-ce qui vous a attiré ?*

B. L. – Je retrouvais mon milieu rural, je retrouvais mes mots...

F. G. / M. J. – *Vous retrouviez aussi les légendes, les histoires ?*

B. L. – Les légendes, oui, mais surtout les mots. Je venais d'un lieu où mon père parlait un français s'apparentant à celui des Acadiens, un français très correct. La preuve : à un certain moment, j'ai conduit chez mon père monsieur Henri-Irénée Marrou, alors professeur invité à l'Institut d'Études Médiévales. Ils ont passé la veillée ensemble sans se répéter et monsieur Marrou a dit : « je n'ai jamais pensé qu'il était possible qu'on se retrouve tous les deux – je suis un Marseillais et votre père, un habitant près des Amérindiens – sans avoir à s'expliquer sur nos mots ». La parenté des mots était donc très importante. En un sens, c'était notre manière de survivre.

En valorisant les mots, on valorise la langue, on apprend la culture et on revient aux sources. C'est très simple, mais cela a été vécu concrètement à travers des institutions et des personnes. En même temps, comme j'avais été moi-même directeur de l'Institut d'Études Médiévales et plutôt présent à tout, je voulais sortir – c'était instinctif – de mon rang et de mon village, je voulais que ce soit international. Comme le Moyen Âge avait été influencé par des Juifs, qu'il avait été influencé par l'Orient, je m'étais mis dans la tête, avec des confrères, qu'il nous fallait un rabbin, puis idéalement un byzantiniste... Tout cela est arrivé, et c'est devenu un grand rêve. Concrètement, c'était une institution unique, plus forte que celle de Toronto parce

qu'elle avait des incidences culturelles affirmées. Faire venir un rabbin pour enseigner la philosophie médiévale, faire venir quelqu'un en histoire de l'art, parmi les meilleurs auteurs, Raymond Klibansky, qui était un Juif très cultivé... : tout à coup, sans le vouloir, en nous battant contre l'Université (j'avais des appuis personnels pour m'aider), nous avons réussi à passer à travers les résistances institutionnelles, à imposer des programmes. Cela les mystifiait. À l'époque, c'était la seule institution qui était à la fois internationale et interculturelle, qui s'occupait de l'Orient et qui, en même temps, avait cette composante juive.

F. G. / M. J. – *Dans le journal du poète québécois Saint-Denys Garneau, que vous avez édité, on trouve, comme chez les autres auteurs de la Relève, une certaine idée du Moyen Âge, d'un « Nouveau Moyen Âge » qui apparaît comme salutaire dans le Québec des années 1930. Quelle vision du Moyen Âge trouvait-on chez ces gens qui n'étaient pas médiévistes ?*

B. L. – C'étaient des gens de culture. Saint-Denys Garneau et Robert Élie incarnaient l'intelligence et la finesse même. C'étaient des gens très cultivés qui, dans leurs relations personnelles, privilégiaient l'Europe. Quand Albert Béguin vient au Québec, c'est un dieu, même chose pour Jacques Maritain. Ils gardaient une source d'inspiration qui était européenne. D'autre part, chez les Garneau, la mère était une aristocrate – on pourrait discuter sur la manière... – et le passé était donc très important. Il y avait un grand respect pour le passé.

F. G. / M. J. – *Ils trouvaient un berceau européen dans le Moyen Âge ?*

B. L. – Oui, beaucoup plus que chez Anne Hébert, par exemple, la cousine de Saint-Denys Garneau. Pour son père, Maurice Hébert, la littérature et la protection de sa fille comptaient avant tout. C'était un autre monde, tandis que chez les Garneau, Robert Élie et Jean Lemoyne, Jacques Maritain et tout ce groupe d'Européens proches du personnelisme chrétien, étaient lus et relus. Même si Garneau est allé faire un tour en Europe et qu'il a manqué son coup, cette idée du retour à la source restait. Tout ce groupe était intéressant. C'est le temps du Moyen Âge au Québec, c'est le temps des études médiévales.

F. G. / M. J. – *Oui, et c'est pourquoi le lien m'avait frappé. On est au moment de la naissance de l'Institut d'Études Médiévales, à Toronto, puis à Ottawa. Tous ces mouvements sont contemporains. Quelque chose semble encore se passer au Québec dans le rapport au Moyen Âge dans l'après-guerre. Vous avez écrit un article autour de 1950 intitulé « Pourquoi aimer le Moyen Âge quand on est Canadien français ? »*

B. L. – Cela avait séduit le vieux chanoine Groulx¹. Il m'adorait pour cet article, mais j'avais aussi participé à la revue *Maintenant* et il ne pouvait pas accepter que je le fasse. Les intellectuels, c'est un monde, capable d'émotions un peu gauches. J'ai vécu beaucoup de choses avec ces gens.

F. G. / M. J. – *Le chanoine Groulx était là quand l'Institut a été rattaché à l'université de Montréal en 1942. Que pensait-il du fait qu'un Institut d'Études Médiévales soit rattaché, rapatrié à Montréal ?*

B. L. – Il voyait surtout que nous faisons attention au français et que nous respectons l'institution. Il n'est pas entré dans le jeu de la filiation. Pour lui, nous répétions ce qu'il vivait et ce qu'il croyait. Nous n'avions rien d'original pour lui. Groulx était militant, alors c'est différent, en ce sens qu'il fallait toujours engager la nation.

F. G. / M. J. – *Est-ce que l'Institut est resté à l'écart de ces questions dans les années soixante, soixante-dix, alors que le Québec est en plein mouvement de redéfinition identitaire et nationale ?*

B. L. – Il aurait voulu, mais ce n'était pas facile. Parce que Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet l'ont oublié². L'Institut est alors demeuré plutôt à l'écart tandis que les historiens de l'Institut d'histoire (futur Département d'histoire) se dirigeaient plutôt vers la position tenue par Séguin et s'intéressaient à la genèse de l'idée d'indépendance au Canada français.

F. G. / M. J. – *L'Institut d'Études Médiévale était aussi interdisciplinaire. Il n'y avait pas de cloisonnements disciplinaires. Vous avez vous-même travaillé en littérature, en philosophie, en théologie en plus, bien sûr, de l'histoire...*

B. L. – Oui. Nous n'avions aucune frontière. À l'époque, par exemple, nous avons fait venir de Sarajevo la musicologue Dujka Smoje, pour ouvrir l'Institut à la musicologie médiévale.

Les frontières nous venaient de l'administration. Et à cette époque, il y avait le père Régis, qui n'avait peur de rien. Ils nous supprimaient, on continuait.

F. G. / M. J. – *Et qui était le père Régis ?*

B. L. – Il a été directeur de l'Institut d'Études Médiévales de l'université de Montréal, puis doyen de la Faculté de philosophie. C'était un Dominicain, philosophe très important, formé au Saulchoir, ami de Chenu, ami de Gilson. Il y avait quelque chose qu'on ne connaît plus beaucoup : une sorte de fédération entre les professeurs au nom de l'institution, au nom de l'étude du Moyen Âge sous toutes ses formes.

F. G. / M. J. – *L'un des principes forts de l'Institut tenait aussi au rapport entre les étudiants et les professeurs.*

B. L. – Oui, les étudiants faisaient partie de la vie. C'était très médiéval. Et ensuite, à l'époque, il n'était pas question de distinction entre les femmes et les hommes. On cherche un philosophe ? On pense à Germaine Cromb³. On l'engage. Il y avait tout un monde sans frontière, pour l'étude du Moyen Âge. Pour moi, pour répondre à votre question première, c'est l'étude de mes origines, de ma langue qui m'ont attiré et, pour plusieurs de mes confrères aussi : revenir à la source, connaître la première grammaire, la première logique...

F. G. / M. J. – *D'ailleurs, tout un autre aspect de votre travail porte sur la religion populaire et les cultures populaires.*

B. L. – Je me disais que c'est dans la religion populaire que je retrouve les obsessions médiévales. Parce que dans le catholicisme populaire du Québec, il y avait des obsessions, du cléricalisme à l'excès. Comme historien, cela ne m'étonnait pas, cette puissance du clérical, je la reconnaissais : c'est le Moyen Âge des clercs qui forme les universités et les collèges. J'arrivais ici et le clergé du Canada français possédait l'université – c'est le Moyen Âge ; il fonde les collèges – c'est le Moyen Âge encore. Du point de vue des institutions, nous sommes directement dans la même lignée historique. Ici, le clergé continuait la méthode médiévale – sans s'en rendre compte ; nous sommes arrivés alors que le clergé avait une grande importance politique, économique et sociale, de sorte que cela nous aidait. L'Institut ne voulait pas être clérical, mais il l'était malgré tout.

F. G. / M. J. – *À l'origine de l'Institut, vous étiez nombreux à être dominicains.*

B. L. – Nous étions dominicains. C'est formidable, la suite des choses est extraordinaire. Il y a eu Pietro Boglioni, Bruno Roy, Jacques Ménard... Nos meilleurs

professeurs, qui étaient dominicains, sont sortis de l'Ordre, mais nous les avons gardés à l'Institut comme s'ils n'étaient pas sortis, ce qui est très fort. Ce n'était pas un geste prémédité. Notre principe était la compétence et non pas l'appartenance à l'Ordre.

Quant au rôle de l'Ordre, ce n'est sans doute pas un hasard que les Dominicains aient été au cœur du développement des études médiévales au Québec. Les Dominicains ont joué un rôle, plus globalement, dans le développement du savoir au Québec, avec le père Lévesque, par exemple, pour l'essor des sciences sociales à l'Université Laval.

Oui, les Dominicains étaient des gens attachés aux sources et non pas aux manuels et l'Institut d'Études Médiévales ne connaissait pas les manuels. Nous n'en parlions pas. Vous voulez connaître la *Chanson de Roland* ? Il faut l'étudier et la lire. C'était le retour aux sources. La filiation européenne m'apparaissait majeure. Il y avait une fidélité à l'Europe qui n'était pas du tout de style raciste. C'était une fidélité d'ordre culturel.

F. G. / M. J. – *Sans qu'il y ait pour autant un esprit de colonisé ?*

B. L. – Pas du tout. Nous n'avons pas pensé à la colonisation. Nous avons eu quelques problèmes lorsque de petites chicanes ont éclaté pendant le développement de l'Institut (rien de plus normal), comme lorsque quelqu'un voulait engager comme professeur un de ses amis belges. C'était difficile à faire passer, parce que tout engagement se faisait, pour nous, au nom de la compétence, et nous ne voulions pas entrer dans le schème du protectorat. Il fallait d'abord protéger la liberté académique.

F. G. / M. J. – *L'Université vous mettait-elle parfois des bâtons dans les roues ?*

B. L. – C'était extraordinaire, parce que nous avions des rapports humains, entre les professeurs et la direction de l'université. L'Université avait encore le rôle d'animatrice des études et il n'y avait pas tant de bureaucratie ! Par exemple, je téléphonais à monsieur Lortie, qui était alors secrétaire général de l'université, pour lui demander s'il y avait de l'argent disponible. Si je voulais absolument avoir Jacques Heers, d'Europe, qui a publié des livres extraordinaires, on l'avait. Ensuite – quand je vois la petite histoire – monsieur Marrou, qui venait enseigner ici, demeurait chez nous. Voilà des rapports humains, simples. Marrou se retrouve, comme par hasard, président à l'Institut franco-canadien. Comme par hasard, l'Institut franco-canadien est celui qui engage les professeurs français ici. C'était un charme. On y a pensé après. L'Institut d'Études Médiévales était un groupe d'amis. C'étaient des gens qui s'aimaient beaucoup, capables de se fréquenter, incluant les étudiants. C'était quelque chose d'assez unique.

F. G. / M. J. – *L'Institut, les gens que l'Institut a formés ont rayonné dans le Québec. L'Institut a rayonné, et pas seulement dans le monde universitaire.*

B. L. – Dans le monde entier, oui, partout.

F. G. / M. J. – *Dans la société civile, aussi, au Québec.*

B. L. – Oui, nous avons même formé un recteur, Paul Lacoste⁴, nous avons formé le premier directeur laïc du Département de philosophie, Vianney Décarie⁵. Gilles Plante, le fondateur de l'Ensemble Claude-Gervaise⁶, venait répéter chez moi. Quand les cours étaient terminés, on lui offrait la salle gratuitement. Ce qui m'a frappé, c'est de constater à quel point l'amitié permet à une institution de se développer d'une autre manière, sans le rituel académique normal, surtout sans la pesanteur des

institutions. Mais c'est une façon de faire qui ne pourrait pas exister aujourd'hui. Je regarde comment l'Université fonctionne et combien la bureaucratie est devenue forte. Et même entre les professeurs, ce n'est pas du tout la même chose. Pensons aussi aux corporations étudiantes... C'est un autre monde. Les institutions ont besoin de se protéger, c'est normal. Nous étions un petit miracle au milieu de tout cela, oserais-je dire. L'amitié qui existait entre l'Europe et nous était très forte. La conviction qu'on ne pouvait pas devenir Québécois sans être d'abord intérieurement Français, mais pas dans un sens raciste, pas en termes de race, mais bien de culture, était très forte, comme le sens de la filiation, le sens de l'héritage. L'institution appartenait à une communauté fondée en deux sens. Il était impossible de demander mieux. En créant l'Institut, nous ne nous en apercevions pas, mais nous cherchions à nous valoriser nous-mêmes.

F. G. / M. J. – *Le départ du couvent des Dominicains vers les locaux de l'Université de Montréal marque-t-il une cassure, une rupture ?*

B. L. – Oui. Nous avons cherché à sauver la Bibliothèque, qui était très originale (100.000 volumes sur le Moyen Âge, très bien choisis, très bien tenus). Le jour où l'institution change de lieu, elle peut changer d'esprit. Néanmoins, il n'y a pas eu de malveillance officielle.

F. G. / M. J. – *Le départ de plusieurs collègues, qui ont quitté la vie religieuse tout en continuant à enseigner à l'Institut d'Études Médiévales, correspond à un moment où, dans l'histoire du Québec, se produisent aussi de grandes transformations.*

B. L. – Plutôt que d'être romantiques et de nous dire qu'un professeur n'est plus catholique, par exemple, nous nous demandions : « Qu'est-ce qu'il enseigne ? Quel est son pouvoir scientifique ? ». Je surveille parfois comment fonctionnent les universités, quand on commence à s'intéresser à des personnalités au lieu d'établir le principe de compétence. Mais à 100 ans, je ne veux pas faire de loi ! Cela m'a permis de méditer, de penser au déploiement des institutions. J'ai été intimement mêlé à la création de l'Institut d'Études Médiévales à Montréal, j'ai été le premier professeur invité ou presque. Ensuite, pour plusieurs raisons, je me suis retrouvé directeur, en lien avec l'université et les recteurs, que je connaissais très bien.

F. G. / M. J. – *Aujourd'hui, qu'est-ce qui est encore essentiel dans les études médiévales et qui doit être gardé, selon vous ? Pourquoi est-il encore important de faire des études médiévales ? Qu'est-ce qu'un Québécois de 2015 peut y trouver ?*

B. L. – En ce qui me concerne, c'est l'héritage. Tout le monde hérite. Tu as 20 ans, tu hérites, tu as 10 ans, tu hérites.

F. G. / M. J. – *Même en naissant, on vient avec quelque chose.*

B. L. – Je respecte une institution qui étudie l'héritage. J'ai complètement perdu de vue l'Institut d'Études Médiévales, l'Université. Il y a eu tellement de changements. Ensuite, je n'étais pas intéressé à revenir en arrière, et ce, pour toutes sortes de raisons (des raisons de santé, l'âge). Mais j'ai l'impression que les études médiévales sont une nécessité pédagogique. En même temps, il s'agit d'un lieu d'identité.

F. G. / M. J. – *Mais qui peut être ouvert, justement. L'Institut d'Études Médiévales l'a été rapidement avec l'idée d'avoir des Juifs, des Arabes qui discutent ensemble. Dans l'Institut, vous aviez cette mission de décloisonner et c'est sans doute encore plus urgent aujourd'hui.*

B. L. – Oui. Il faut garder une institution. Il faut que les gens comprennent que ce n'est pas une institution de pouvoir, mais une institution de savoir. Ce n'est pas une institution où il faut d'abord se demander combien il y a d'étudiants.

F. G. / M. J. – *C'est pourtant devenu le principal critère.*

B. L. – Oui, c'est le critère dominant. Cela me surprend, mais le même phénomène se produit dans les autres institutions. Nous sommes entrés sous le pouvoir de l'argent.

La structure de notre société actuelle ne peut pas fonctionner sans ce pouvoir. On ne trouve plus la gratuité d'autrefois. Il faut calculer. Par ailleurs, j'observe chez les jeunes qui se dirigent vers différents secteurs (la musique médiévale, par exemple) des initiatives continues. Je trouve cela très beau de voir des jeunes se battre pour apprendre du latin sans même savoir pourquoi.

F. G. / M. J. – *Et on continue de former des étudiants. Le Centre d'Études Médiévales est maintenant une fédération de professeurs rattachés à différents départements disciplinaires. Cela fonctionne du point de vue de l'enseignement, mais il nous manque le lieu de rencontre dont vous parliez tout à l'heure. On organise quelques rencontres et conférences et il existe des lieux d'animation, mais ce n'est pas comme avoir un lieu à soi.*

B. L. – L'importance du lieu est majeure et il est difficile de trouver un lieu à l'université, car l'université ne se possède pas elle-même. Elle reçoit toujours des subventions. Même pour faire le ménage, les universités sont obligées de recevoir un budget ! Nous avons eu de la chance. Nous avons vécu une période spéciale de l'histoire du Canada français, du Québec, où nous avons encore les institutions à notre portée.

F. G. / M. J. – *Et, en même temps, le sentiment que les choses étaient possibles. Intellectuellement, il y avait quelque chose d'assez décloisonné, ce qui est fascinant.*

B. L. – Oui, c'est ce qui me fascine.

F. G. / M. J. – *Cette interdisciplinarité fondamentale de l'Institut était sans doute son principal atout. Quand on regarde un parcours comme le vôtre, comme celui de Jacques Brault, comme celui de Bruno Roy, il est fascinant de constater à quel point il touche à toutes sortes de choses : à la littérature, à l'histoire, à la pensée. Aujourd'hui, il serait très difficile pour un professeur de faire un travail plutôt en histoire ou plutôt en philosophie. Non, on est soit historien, soit philosophe, soit littéraire.*

B. L. – L'idée de fédération me plaît, mais comment trouver un signe physique de la fédération ? À l'époque, nous avions la Bibliothèque, qui était le cœur de l'Institut. Je l'ai vu être montée depuis zéro.

Actuellement, avec Internet, il y a de nouvelles manières de penser et de réunir. Ce n'est pas clair, ce n'est pas encore défini, mais il y a une nouvelle république des études médiévales, des médiévistes, qui se constitue. Je surveille l'Europe en ce moment, puisque les Européens ont tout de même une expérience universitaire séculaire.

F. G. / M. J. – *C'est intéressant qu'une Société de médiévistes européens choisisse de consacrer un numéro aux études médiévales en Amérique du Nord.*

B. L. – Oui, c'est intéressant que l'idée vienne de là.

F. G. / M. J. – *Oui, et qu'ils se tournent vers le Québec en nous disant que nous avons peut-être des choses à leur apprendre.*

B. L. – Je crois que oui : le sens de la filiation, le sens de l'héritage, le besoin d'avoir le sol, la terre ; le besoin des origines. Parce que les Américains n'ont pas la tendance aux origines.

F. G. / M. J. – *Ils se voient peut-être plutôt dans l'homme neuf, l'homme qui se réinvente continuellement.*

B. L. – Ce sont des missionnaires.

F. G. / M. J. – *Alors que pour nous, au Canada, il y avait cette idée de la terre, de la transmission du patrimoine.*

B. L. – Au Canada (au Canada anglais aussi), il y a le sens de l'héritage, le sens du passé. Mais arrivent en même temps – vous devez vous en rendre compte – tous ces gens qui viennent de tous les pays et qui apportent quelque chose. Il y a des gens qui connaissent d'autres Moyen Âge (le Moyen Âge bulgare, le Moyen Âge russe). Ils participent aussi de notre héritage.

Les immigrants parlent beaucoup de leur passé, mais leurs enfants n'en parlent plus. C'est une drôle de société et c'est intéressant, à mon avis. En études médiévales, c'est ce qu'on pourrait appeler une réflexion clé. Ce n'est pas populaire, mais peu importe.

F. G. / M. J. – *Il y a aussi maintenant une rupture par rapport à la ruralité. Autrefois, on était encore proche de la terre et du patrimoine, on pensait au patrimoine rural. Maintenant, on a perdu ce sens de la transmission.*

B. L. – L'oralité est passée au pouvoir médiatique, qui dit n'importe quoi. Il n'y a pas d'oralité profonde. Il y a des intérêts, néanmoins. Je pense à l'importance de Gilles Vigneault. Maintenant, il y a Fred Pellerin, qui s'inspire beaucoup du passé et ses affaires marchent. Je me dis que ce sont les racines qui veulent se manifester. Sur le plan universitaire, je ne veux pas être méchant, mais la qualité de la langue est menacée, ne croyez-vous pas ?

Socialement, les Québécois ne sont plus tellement sensibles à la question de la langue et forcément, la qualité les touche peu. La question de l'avenir du français leur semble quelque chose d'assez ésotérique. Je caricature peut-être, mais qu'on parle français ou pas ne change rien, comme si la langue ne venait pas avec une vision du monde, comme si la langue n'était qu'un moyen de communication. C'est ce qui m'inquiète dans notre société, actuellement : on confond la communication, qui est très utile, et la langue, qui est porteuse de toute une histoire, d'une filiation.

F. G. / M. J. – *En ce moment, quand on enseigne la littérature du Moyen Âge au Québec, en 2015, il semble que ce soit aussi faire de la résistance. C'est utile, mais c'est parfois fatigant. On est continuellement à contre-courant. Et parfois, nager à contre-courant, c'est fatigant. On peut d'ailleurs étendre l'observation à toutes les sciences humaines : littérature, philosophie, histoire. Tout ce qui touche aux sciences humaines est à contre-courant en ce moment, c'est sûr. J'imagine, je suppose que cela changera.*

B. L. – C'est un courant capitaliste qu'on ne peut pas éviter. Par ailleurs, cela m'a beaucoup plu que vous parliez d'une façon de penser les études médiévales sous forme de fédération. Cela m'apparaît la solution.

F. G. / M. J. – *La fédération des professeurs-chercheurs dans un Centre d'études ne coûte pas trop cher aux institutions parce que les gens sont déjà dans les différents départements disciplinaires.*

B. L. – Vous avez tout à fait raison : une fédération nécessite quelqu'un qui y croit... et une bonne secrétaire ! Il faut quelqu'un qui y croit et on ne peut pas tous avoir des crises de foi en même temps. C'est très exigeant quand on essaie de fédérer ; il faut continuellement avoir cette foi.

NOTES

1. Lionel Groulx (1878-1967), historien nationaliste, premier titulaire de la Chaire d'histoire du Canada à l'université de Montréal.
 2. Michel Brunet, Guy Frégault et Maurice Séguin, tous trois historiens du Québec et du Canada et professeurs à l'université de Montréal, sont à l'origine de ce que l'on a appelé l'École historique de Montréal qui défendait la thèse selon laquelle la Conquête britannique expliquerait le retard socio-économique des Canadiens français.
 3. Sœur Germaine Cromb introduit la phénoménologie de Husserl à la Faculté de philosophie de l'université de Montréal dans les années 1960.
 4. Paul Lacoste, recteur de l'université de Montréal de 1975 à 1985.
 5. Vianney Décarie (1917-2009), professeur au Département de philosophie de l'université de Montréal qu'il dirige de 1967 à 1970. Il avait aussi été auparavant fondateur et premier directeur de l'École Normale Supérieure de Montréal de 1961 à 1965.
 6. Ensemble de musique ancienne et traditionnelle basé à Montréal.
-

INDEX

Parole chiave : Canada, Institut d'Études Médiévales de Montréal, studi medievali

Keywords : Canada, Institut d'Études Médiévales de Montréal, medieval studies

Mots-clés : Canada, études médiévales, Institut d'Études Médiévales de Montréal

AUTEURS

FRANCIS GINGRAS

Université de Montréal

MADELEINE JEAY

McMaster university